Les urbanistes : ces romanciers de la ville

Autor(en): **Matthey, Laurent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Collage : Zeitschrift für Raumentwicklung = périodique du développement territorial = periodico di sviluppo territoriale**

Band (Jahr): **- (2018)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-957006

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les urbanistes
Ces romanciers de la ville

LAURENT MATTHEY
Professeur à l'Université de Genève, Département de géographie et environnement.

> **«[À] la fin, lorsque les récits s'achèvent, [...] lorsqu'il n'y a plus de récit, toujours il reste les détails — eux seuls survivent; [les] détails [...] sont des étincelles de vérité». [1]**

Le voyageur transitant par la gare de Genève-aéroport peut parcourir, un temps, un étrange roman graphique qui se déploie sur d'anciennes vitrines. On y raconte en quelques lignes, quelques bulles, une nouvelle Genève, résolument métropolitaine, porte-étendard d'une qualité architecturale refondée. Si ce voyageur s'intéresse à l'actualité urbanistique de la région, ce roman graphique le ramènera au document de présentation du Plan directeur cantonal Genève 2030, «Genève, envie» qui, en 56 pages, ajoute un petit supplément d'âme à la proposition un peu abstraite d'une Genève «compacte, multipolaire et verte», rappelant les «envies» («d'air», «d'espace», «de ville», «de créer»...) des habitants du canton, présents dès la page de couverture sous la forme d'un jeune couple s'embrassant devant les manèges d'une fête foraine. Manifestement, l'urbanisme est une extraordinaire machine à produire du roman. Il aura toutefois fallu quelques décennies — la recherche critique fécondant la formation des futurs praticiens — pour transformer les urbanistes en auteurs à succès.

La lente extension du domaine du récit

Dans les années 1980, les sciences sociales accomplissent ce que l'on a appelé un *tournant discursif*. Les savoirs de la linguistique, de la sémiologie et des sciences de la littérature sont mobilisés pour analyser différents aspects de la société, considérés comme un texte qu'il convient d'interpréter. Le rôle des sciences sociales est alors de dégager le sens des pratiques, l'épaisseur symbolique des actions, la manière dont elles nous engagent dans le monde. Dans ce climat intellectuel qui voit du discours partout, Bernardo Secchi propose, en 1984, d'approcher l'urbanisme en tant qu'il est un *récit*. Au moyen de l'expression *«il racconto urbanistico»*, Secchi souhaite alors rendre compte de la puissance d'évocation de l'action urbanistique, qui ne peut être réduite à une simple technique. L'urbanisme est fait de mythes, de rêves, d'images prospectives qui mobilisent, tout à la fois, faiseurs de villes et habitants.

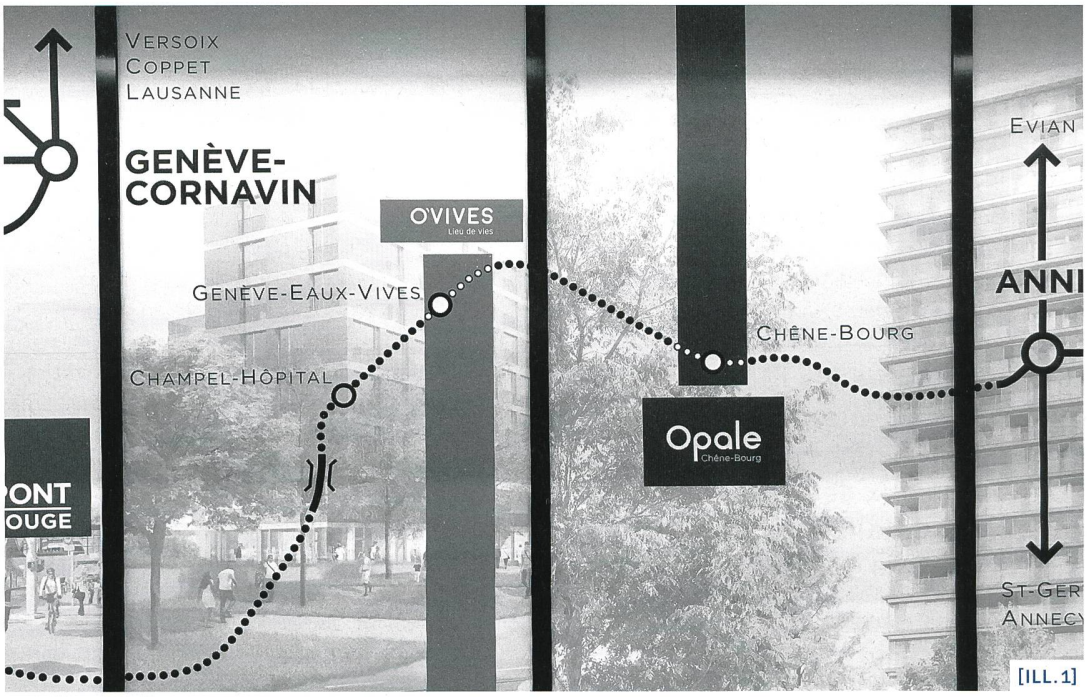
Dans le prolongement de ce tournant discursif, les sciences de l'aménagement opèrent, à partir de la fin des années 1980, ce que la littérature scientifique anglo-saxonne identifie comme un *tournant communicationnel*. La double crise de la raison technique et de l'expertise scientifique conduit en effet à la proposition d'autres référentiels d'action, insistant lourdement sur la diversité des rationalités — l'objectivité du spécialiste n'en constituant qu'une forme parmi d'autres — qu'il convient de mettre en débat. Dans ce contexte, l'idée voulant que la discussion permette de mieux faire émerger les besoins et les attentes en termes de planification se répand. Travaillant notamment à partir des travaux de Jürgen Habermas sur l'«agir communicationnel», les partisans de cette approche aspirent à formuler les conditions d'un débat réellement démocratique dans la conduite des projets urbains. Patsy Healey en explicite, au début des années 1990, les moyens. Si l'on a longtemps valorisé le langage objectif du technicien, le récit de vie — qui est la langue des usagers — n'en demeure pas moins légitime dans la fabrique des territoires. Dans la logique de Healey, valoriser le récit dans le projet urbain revient à se soucier des acteurs qui ne maîtrisent pas la langue de l'expert, le dialecte du domaine; ceux qui s'expriment par anecdotes, qui racontent des histoires pour rendre compte des problématiques quotidiennes auxquelles ils sont confrontés.

Dans ce travail de valorisation des rhétoriques habitantes, le récit devient l'homologue de l'argumentaire technique. Il s'établit dès lors un rapport de symétrie entre récit des usagers et argumentaires des professionnels qui va transformer le travail de l'urbanisme. Le faiseur de villes doit désormais (et c'est alors nouveau) investir des champs qui relèvent de la médiation. Il doit savoir faire parler, écouter, reformuler, identifier des points communs. Il est un expert de l'interprétation qui s'attache à comprendre le motif profond des histoires qu'on lui raconte, un spécialiste de la parole au service du projet, un psy en somme.

Une conversion récente au récit de communication

Ce tournant communicationnel a été entendu de manière contrastée par les acteurs de la production urbaine. Certes, des chercheurs et des professionnels poursuivent cette ligne en cherchant à identifier les dispositifs permettant de satisfaire au nouvel impératif intersubjectif de l'aménagement, ce notamment en élargissant la palette des outils de participation. Mais c'est surtout la métaphore du récit qui a été approfondie — et réinterprétée. Deux familles de recherches peuvent être dégagées.

[1] Yannick Haenel, 2017, *Tiens ferme ta couronne*. Paris, Gallimard, p. 173.



[ILL. 1]

[ILL. 2]

[ILL. 1] Gare de Genève-aéroport.

[ILL. 2] Genève envie.
(Photos: Laurent Matthey)

La première poursuit l'entreprise de «désacralisation» du travail urbanistique initiée par le tournant discursif, en faisant des savoirs et pratiques de l'urbanisme une fiction parmi d'autres, qui ne peut ainsi prétendre aux certitudes universelles et à la pure objectivité. C'est une capacité à séduire des acteurs influents qui rend les histoires de l'urbaniste plus influentes que les autres. C'est du moins ce que s'attachent à montrer à cette époque certaines recherches (par exemple les travaux de Throgmorton), qui donneront par la suite lieu à des enseignements et insinueront, chez les futurs praticiens, tout à la fois une certaine modestie et un goût pour une narration soignée de leur projet.

La deuxième famille de travaux s'attache plus spécifiquement à comprendre la manière dont les histoires racontées sont comprises dans le but de s'assurer qu'elles sont décodées comme elles doivent l'être par leurs destinataires. Il ne s'agit plus de faire du récit la langue basse (celle des non-experts) de la pratique aménagiste ou de montrer en quoi l'aménagement est aussi une pratique littéraire. Le propos est de comprendre comment se construit un bon récit de communication. La recherche s'intéresse ainsi à l'usage intentionnel de la narration dans la conduite des projets urbains. Si une bonne histoire atténue le risque de «conflits émotionnels» lors des processus d'aménagement, alors l'art de raconter la ville en train de se faire devient un outil d'intérêt stratégique dans le cadre de la planification urbaine.

Un syndrome de Schéhérazade ?

Cet art de raconter des histoires apparait, par ailleurs, d'autant plus important que le temps de production urbaine est long et que l'opinion s'impatiente. Il s'agit alors de communiquer les démarches en cours, de faire connaître les initiatives prises dans les services, de démontrer que l'on travaille à améliorer la qualité de vie des usagers, etc. De même que Schéhérazade, princesse des *Mille et une nuit*, repoussait un funeste destin en contant mille merveilles, il convient d'embarquer l'attention du public pour aménager son attente. On organise alors des événements, l'exposition des rendus de concours devient le moment d'une ample narration, des visites de périmètres de projet sont organisées pour donner à voir l'ampleur des mutations à venir, des films de promotion aident à se projeter dans un futur à la fois si proche et si loin.

Mais la communication n'est jamais «juste de la com'». Si elle aspire à faire connaître des actions en cours, elle est aussi parfois une modalité de contrôle de l'information relative à ces actions. Elle est une «chose sérieuse». Lentement, la production fictionnelle de la ville se professionnalise. Des personnes «du métier» sont engagées dans les agences et services, qui doivent relever le défi de faire, sinon aimer, du moins accepter les projets urbains en cours.

Le récit en urbanisme, d'abord appréhendé comme grande vision progressiste, puis conçu comme le moyen d'expression des usagers ordinaires, se fait *storytelling* — récit orienté sur la communication, propre à séduire le plus grand nombre. Pour que la ville se fasse, les romans urbanistiques doivent être des succès de libraire, aux dépens, peut-être, des détails qui font la littérature.

ZUSAMMENFASSUNG

Die Stadtplaner, Romanciers der Stadt

Man kann sich nunmehr kein Stadtentwicklungsprojekt mehr vorstellen, ohne sein Narrativ, die Art und Weise, wie es sich in eine gemeinsame Geschichte einreiht, Kontinuität markiert oder eine neue Ära ankündigt. Dieses Bemühen um eine Erzählung ist eine Errungenschaft der Zeit, entstanden im Laufe von ungefähr vierzig Jahren. Die Erzählung diente zuerst als Metapher, um die verschiedenen, symbolischen Dimensionen des stadtplanerischen Handelns erkennbar zu machen. Dann diente sie dazu, sich für die Art und Weise zu interessieren, mit der sich die Bewohner im Rahmen des Planungsprozesses ausdrücken. Nachdem die Forschung aufgezeigt hatte, welches Gewicht beim Erfolg eines Stadtentwicklungsprojektes der Rhetorik zukommt, fokussierte man auf die Erzählung als Kommunikationsmittel. Das Storytelling wurde zu einem Mittel, die Zustimmung von Auftraggebern und Benutzern zu erhalten. Aber kann Stadtplanung auf eine beliebige Geschichte reduziert werden?

RIASSUNTO

Gli urbanisti, narratori della città

Non è più possibile pensare a un progetto di pianificazione senza concepire la sua narrazione e il modo in cui fa parte di una storia collettiva, sottolineando una continuità o mostrando l'arrivo di una nuova era. Questa preoccupazione per la narrazione è una conquista di lunga durata. Si estende su una quarantina d'anni. La narrazione è apparsa per la prima volta come metafora capace di rendere conto delle diverse dimensioni simboliche dell'azione urbanistica. È stata poi un modo di vedere come le persone si esprimono nei processi di pianificazione. Poi, con una ricerca che mostrava il peso della retorica nel successo dei progetti di pianificazione, ci si è focalizzati sulla narrazione della comunicazione. Narrare diventa un modo di ottenere il consenso sia dei committenti che degli utenti. Ma l'urbanistica può essere ridotta a una narrazione qualsiasi?